

Le nationalisme canadien-français et les classes sociales

Commentaire

Pierre Dandurand

Volume 22, numéro 4, mars 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302825ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302825ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dandurand, P. (1969). Le nationalisme canadien-français et les classes sociales : commentaire. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 22(4), 535–538.
<https://doi.org/10.7202/302825ar>

COMMENTAIRE

Réussir à présenter ce qui a été, au cours d'une période historique de plus de 150 ans, la dynamique des relations entre le nationalisme et les classes sociales, n'est pas une tâche facile.

Etant donné l'ampleur de la question, il était inévitable que dans un exposé relativement court certains points ne soient qu'esquissés sinon complètement négligés. Dans les limites de ce commentaire, je me contenterai de relever quelques-uns de ces points. En fait j'en ai choisi trois qui sont autant de remarques ou réflexions d'ordre général ou concernant des éléments importants dans l'interprétation de la dialectique entre nationalisme et classes sociales.

C'est ainsi que je ne m'arrêterai pas à relever des interprétations plus spécifiques et sur lesquelles on serait, par ailleurs, tenté de demander des éclaircissements. Par exemple cette hypothèse que les membres du clergé aient été "davantage les dindons de la farce que les véritables moteurs du nationalisme traditionnel".

Des trois observations dont je veux vous faire part, la première se rapporte aux notions mêmes d'idéologie et de nationalisme, les deux autres plus spécifiquement aux relations entre classes sociales et nationalisme dans le contexte québécois.

1. *Idéologie et nationalisme*

On a souvent tendance à confondre nationalisme et idéologie. Je crois que l'on ne peut pas reprocher à mon collègue d'avoir dans l'analyse qu'il vous a présentée, effectivement confondu ces deux réalités qui se rejoignent mais qui sont aussi en soi différentes.

Je lui reprocherais cependant de ne pas avoir jugé opportun de préciser ces deux concepts dès le départ. Et cela parce que cette mise au point aurait à mon sens ajouté à la clarté de son exposé et évité qu'encore une fois on soit enclin à réduire le nationalisme à des expressions, des formulations idéologiques.

Il me semble que dans une perspective sociologique le nationalisme au sens large est d'abord une attitude par laquelle on reconnaît une valeur particulière à la nation comme groupe d'appartenance et principe

d'identité. L'idéologie par ailleurs est dite nationale, ou si l'on veut, devient du nationalisme lorsque la valeur nation se présente comme l'axe autour duquel s'organise un projet d'action et une définition de la situation qui sont eux-mêmes le fait d'un groupe social à l'intérieur d'une société. Il n'y a pas, nécessairement, une correspondance étroite entre idéologies nationalistes et attitudes nationalistes.

J'ajouterais que les idéologies nationalistes par le fait même qu'elles sont des idéologies, ont une plus grande visibilité, sont plus facilement observables que les attitudes nationalistes propres ou communes à différents groupes sociaux. Étudier le nationalisme à travers elles est jusqu'à un certain point une solution de facilité. On risque ainsi de réduire singulièrement le phénomène nationaliste et en définitive la compréhension de notre société.

2. *Ambiguïtés des sentiments nationaux et de classes*

Ma deuxième observation concerne plus spécifiquement les rapports entre nationalisme et classes sociales. Il y a à mon sens une dimension de ces relations qui n'a pas été mise à jour de façon explicite par mon collègue.

Dans la société québécoise le problème des classes sociales et du nationalisme ne peut pas être posé sans référence à la présence d'un autre groupe ethnique qui jouit d'un statut socio-économique particulier. La concentration du groupe anglo-saxon dans les strates supérieures est un trait caractéristique du paysage québécois et a pour implication, en ce qui nous concerne maintenant, de favoriser une certaine ambiguïté dans nos sentiments d'appartenance: à des sentiments nationalistes se mêlent des sentiments de classes et réciproquement. Par exemple, l'image du Canadien français "porteur d'eau", ce sentiment d'aliénation qu'on attribue soit à notre situation de "colonisé" soit à une situation de prolétaire.

Ce phénomène apparaît assez clairement au niveau des idéologies nationalistes. Dans ce qu'on a coutume de désigner sous le nom d'idéologie traditionnelle, on formulait une espèce d'équation entre la collectivité canadienne-française et la classe agricole. On peut, me semble-t-il, retracer le même phénomène dans l'élaboration des nouvelles idéologies de type nationaliste où on cherche à identifier la collectivité canadienne-française à la classe ouvrière, prolétarienne, ou à une classe moyenne inférieure. Ainsi on mêle, on imbrique des allégeances de classes et des allégeances nationales.

La présence dans notre société d'une minorité d'origine ethnique différente et possédant un statut privilégié, n'explique pas à elle seule ce phénomène mais est un facteur important pour comprendre la conjonction de conscience de classe et conscience nationale et les difficultés de les départer nettement.

3. *"Classe moyenne" et nationalisme*

Ma dernière observation se rapporte à ces nouveaux groupes sociaux qui semblent être actuellement les plus grands consommateurs et les plus

grands producteurs d'idéologies de type nationaliste dans le Québec contemporain. Monsieur Fortin nous a tracé un tableau très intéressant des orientations diverses de ces idéologies et a identifié rapidement les différents groupes porteurs de ces idéologies.

Ces groupes nouveaux qui pourraient se désigner sous le terme commode, sinon très exact, de classe moyenne, j'aurais souhaité qu'on montre davantage comment ils ont émergé, quelles sont les luttes de statuts et de classes qu'ils ont menées avant même de prendre la parole, c'est-à-dire avant les années 60. On peut penser que ce sont les premiers éléments de ces groupes, leurs luttes même silencieuses, leur nombre croissant qui ont porté le coup le plus dur au projet ruraliste et non pas la présence d'une classe ouvrière comme le laisse entendre monsieur Fortin. Ce sont eux qui sont venus demander aux élites traditionnelles un partage du pouvoir. Et pour une partie d'entre eux tout au moins, au cours des dernières années, le combat s'est déplacé dans la mesure où il y a eu retrait de l'élite traditionnelle: ce qu'ils désirent maintenant c'est que les pouvoirs de l'Etat soient accrus et que, par là, leur propre pouvoir à l'intérieur de la société québécoise se trouve renforcé.

PIERRE DANDURAND

Qu'on se garde d'oublier que le nationalisme est un phénomène universel... Or, foncièrement, le nationalisme n'est pas une doctrine, mais un amour, un culte et l'on peut même soutenir que, dans la plupart des pays, il n'est encore que cela. C'est là le trait fondamental commun à tous les nationalismes du monde entier et voilà pourquoi il est si proche du patriotisme, tellement que beaucoup n'arrivent pas à l'en distinguer: tout comme le patriotisme, en effet, signifie un amour de prédilection pour sa propre patrie, le nationalisme marque un amour de prédilection pour sa propre nation: il est essentiellement le culte conscient et volontaire des valeurs culturelles qui donnent à une nation sa physionomie propre et son génie particulier.

Richard Arès, *L'Eglise et le nationalisme* (1944), 15.

LE NATIONALISME

Le nationalisme n'est pas en soi une réaction artificielle. C'est la réaction vitale, naturelle, donc légitime, de tout peuple ou nation qui veut vivre selon les lois de son intériorité spirituelle ou de son génie profond; c'est une réaction particulière aux peuples ou groupes ethniques minoritaires ou subjugués, non absolument maîtres de leur vie. Réaction qui occasionnellement peut devenir agressive contre une menace d'oppression. Donc simple volonté de persévérer dans notre être; rester ce que nous sommes, tels que la Providence et l'histoire nous ont faits; le rester, non, sans doute, dans des formes inertes ni statiques, mais, comme il va de soi, dans le libre épanouissement de l'être vivant, telle pourrait être la formule du nationalisme canadien-français.

Lionel Groulx, *Le nationalisme canadien-français*, sa notion, ses origines, les droits qu'il confère, les devoirs qu'il impose (Ottawa, 1949), 3-4, 19.

Le nom de nationalisme doit être réservé à un acte vraiment humain, à la conscience spirituelle des apports nationaux dont nous bénéficions, à l'acceptation volontaire de ces formes. De tels sentiments incluent l'engagement de conserver ces formes, d'en perpétuer les valeurs, de les accroître. Sur ce plan — le seul auquel il faille se tenir, parce que le seul qui soit pleinement humain — le nationalisme peut devenir une doctrine et fournir des règles de vie.

J.-T. Delos, op.p., *La Société internationale et les principes du droit public* (Paris, 1929), 27.